Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 43

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ront venus peut-être modérer pour un jour ou deux l'activité du bûcheron ; mais elle n'a pas tardé à disparaître, fondue par la pluie ou foulée sous les pieds des chevaux. Qu'il en revienne encore jusqu'à mi-jambes, elle n'arrêtera point complètement les travaux, car c'est alors, ainsi que je l'ai dit plus haut, que les routes se transforment en glissoires.

Mais voici tout à coup un vent lourd et froid qui débouche par les gorges étroites des monts. L'atmosphère s'épaissit ; les sapins gémissent. Dans la soirée, on entendra les aboiements rauques du renard, en quête d'un chaud terrier. L'ours noir prend décidément le chemin de ses cavernes des Pottraux, et la marte nomade se cherche un gîte moelleux dans le nid abandonné d'un écureuil. L'hiver, le rude hiver annonce son arrivée. L'homme lui-même en frissonne ; mais bientôt il pense avec joie à la bienfaisante chaleur de son foyer. — Dès le lendemain, vous ne voyez plus que deux choses dans la nature de ces lieux élevés : la neige et les sapins. Ces derniers abaissent leurs branches lourdement chargées. Tout prend un aspect désert dans ces immenses solitudes, dont les espaces même semblent agrandis.

La neige continue à tomber, sèche et serrée ; elle s'accumule et finit par atteindre, en fort peu de temps, à la hauteur d'un homme, dans les combes où elle est comme attirée par ses propres tourbillons. Dans l'hiver de 1859-60, on pouvait monter sur les toits des chalets sans secours d'échelles, et les gens qui se rendirent au val de la Dôle sur cette profonde couche neigeuse, ne purent y découvrir la maison construite à quelque distance du rocher. Alors, tout bruit de vie a cessé dans ces parages. Le braconnier même, qui ne craint ni les orages ni la tempête, renonce à parcourir les bois, soit qu'il chasse aux bêtes fauves, soit qu'il en veuille aux jeunes sapins propres à son industrie. Repoussant la neige de sa demeure, le Jurassien s'en fait un rempart élevé contre la bise, puis il se taille un étroit sentier, jusqu'à celui qu'ouvre aussi son plus proche voisin. De maison en maison, la tranchée finira par trouver la grande route, aux bords de laquelle apparaissent les pointes des haut piquets rouges qui en dessinent les contours. — Les lièvres ont pris la fuite ; ils gambadent sur les versants méridionaux ou descendent même jusqu'aux plaines. Si loin que la vue s'étend en plongeant dans les vallées ou planant au-dessus des bois, on n'aperçoit pas trace de vie, à moins qu'un point noir mobile n'attire le regard sur les plans où le soleil fait diamanter la neige. Ce point noir, c'est le forestier. Muni de cercles légers sous la semelle de ses souliers, et le visage tout hâlé par la réverbération de ces vastes étendues blanches, il arpente encore, seul entre tous, son froid domaine. C'est son devoir ; il le remplira jusqu'au bout.

Deux mois, trois mois, davantage même, se passeront de cette manière, pour peu que l'hiver soit rude et persistant. Enfin, les jours grandissent, le soleil est plus haut, ses rayons plus directs. Le vent qui jeta la neige sur les monts en décembre, vient, dès le milieu d'avril, la dévorer à belles dents. L'eau se précipite par tous les dévaloirs, ruisselle dans toutes les pentes, s'infiltre dans toutes les crevaces du sol et remplit ces vastes réservoirs souterrains qui servent à l'alimentation des sources de la plaine. Bientôt l'ours regarde à la porte de sa tanière et se lèche la patte au soleil. Le loup, s'il en existe un dans la contrée, sort du liteau qui lui servit d'asile et qu'il a garni d'ossements divers. Le loir détransi se frotte les paupières au fond de son arbre creux ; il écoute... : c'est un ramier nouvellement arrivé, qui roucoule dans son voisinage. Aux aspects glacés du tombeau succède, pour toutes choses dans la nature, l'image bénie de la résurrection.

U. OLIVIER.

THÉATRE. — Lorsque nos journaux sont appelés à rendre compte des débuts d'une troupe théâtrale, il arrive fréquemment que, médiocrement satisfaits, ils nous disent : « On ne peut encore juger d'une manière définitive notre troupe dramatique ; il faut la voir à l'œuvre ; mais, en somme, elle nous paraît assez bien composée. »

Pourquoi ce langage douteux, ce langage qui n'a rien de précis et ne renseigne le public qu'imparfaitement ?... Parce qu'on ne veut pas nuire à une entreprise, toujours ingrate et difficile, en exprimant franchement son opinion.

Cette année, et dès la première représentation de la troupe de M. Gaugiran, pas de réticences, pas d'appréciations équivoques ; la presse et le public s'accordent à reconnaître qu'elle est excellente.

En effet, les dames sont jolies, gracieuses ; les messieurs font fort bien en scène ; la tenue de tous est irréprochable. Pas de ces figures auxquelles il est difficile de s'habituer ; pas de ces défauts physiques qui nuisent au meilleur acteur ; pas de prononciation désagréable.

On peut donc dire, sans la moindre restriction, que nous avons une troupe bien supérieure à celles des années précédentes ; sa composition est pour nous une preuve incontestable de la compétence de M. Gaugiran, qui tient à honneur de remplir consciencieusement ses engagements. Nous espérons donc que tout ira bien et que notre théâtre reprendra la vie qui lui a manqué depuis quelques années.

Demain, dimanche 25 octobre 1885, à 8 heures, *Concert-spectacle*, donné par **Mlle Juliette Millie,** avec le concours de **M. Gaugiran,** de la troupe théâtrale et de l'orchestre. — Billets chez Messieurs Ch.-W. Tarin et Dubois-Amman.

Un négociant de Lausanne recevait, il y a quelques mois, la lettre suivante, qui lui était adressée par un Valaisan :

Monsieur***,

Je me permet de vous écrire ses deux ligne. Comme j'ai vu sur le Courier Suisse que vous vendiez des vases en cristaux côme vére coupe etc. Je me suis dit, il paraît que les cristaux que l'on trouve dans les rochers se fondent et que l'on fait assilement des coupes etc. Monsieur si vous en achetez je vous envendrais écrivez moi combien vous pouvez payer le kilot du cristaux en pierre.

Monsieur, resevez mes salutassions.

(*Signature.*)

Madame vient de changer de cuisinière.

— Vous avez d'excellentes références, dit-elle à la nouvelle. J'espère que je serai contente de vous.

— Madame peut compter sur moi. Je demanderai simplement un congé d'une heure deux fois par semaine, le mercredi et le samedi.

— Pourquoi faire ?

— Ce sont les jours où je prends ma leçon de piano.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.